

marchant comme « Bachi-bouzoucks » derrière les troupes turques et prenant part au pillage et au massacre. On ne les avait pas encore oubliés au moment où les victoires bulgares et serbes apportèrent une chance de revanche. Puis, à la haine des races s'ajoutait le ressentiment des travailleurs des champs contre les propriétaires (les *beys*) qui, pendant des générations, avaient levé un lourd tribut sur leur travail et leurs moissons. La défaite des armées turques représentait quelque chose de plus qu'un changement politique. Elle renversait les rapports entre vainqueurs et serfs ; elle promettait une révolution sociale.

Seule, une stricte surveillance exercée par une armée disciplinée et une police résolue aurait pu arrêter, chez les Macédoniens affranchis, le mouvement naturel vers la vengeance. En fait, les mesures adoptées par le Gouvernement bulgare pour protéger les populations musulmanes des villages macédoniens furent insuffisantes et tardives : l'armée régulière n'était pas nombreuse et se dirigea rapidement au sud, vers Salonique, sans laisser assez de garnisons derrière elle. Aucun effort ne fut fait pour constituer en régiments réguliers les bandes insurgées ; elles eurent à leur discrétion un territoire étendu et peuplé où elles purent se conduire envers les Turcs comme les y poussait leur instinct. Dans certains endroits, les fonctionnaires civils n'arrivèrent, pour organiser une administration régulière, que six semaines pleines après la disparition des autorités turques. Il n'est pas surprenant que, dans ces conditions, la population musulmane ait traversé, pendant les premières semaines de la guerre, une période de vengeance effrénée et de souffrance sans mesure. Dans maints districts, les villages musulmans furent brûlés systématiquement par leurs voisins chrétiens. Et ce n'est pas seulement les régions occupées par les Bulgares qui souffrirent. Dans la province de Monastir, occupée par les Serbes et les Grecs, les agents des « Fonds de secours macédoniens » (anglais) calculèrent que 80 pour 100 des villages musulmans avaient été brûlés. Salonique, Monastir et Uskub étaient bondées de milliers de réfugiés musulmans, sans abri et mourant de faim, dont un grand nombre émigrèrent en Asie Mineure. Le quartier musulman de la ville de Jenidje-Vardar fut presque complètement détruit, bien que cette ville fût occupée par l'armée grecque régulière. Même dans le voisinage immédiat de Salonique, des villages musulmans furent brûlés par les troupes grecques (voir l'Annexe n° 12). La population grecque du district de Drama se livra au pillage, au meurtre et au viol jusqu'à ce que l'ordre fût rétabli par un Gouverneur bulgare énergique (voir l'Annexe n° 16).

Un curieux document (n° 13 a), établi par les autorités de la communauté musulmane de Pravishta, et scellé de son sceau, donne l'impression très nette d'une espèce de persécution que nous croyons avoir été tout à fait courante pendant les premiers mois de la première guerre. Le district de Pravishta s'étend le long de la côte, à l'ouest de Kavalla, et est peuplé d'environ